

Allers-retours

La question migratoire au XXI^e siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales de Catherine Wihtol de Wenden. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 264 p.
The Trauma Controversy. Édité par Kristen Brown Golden et Bettina G. Bergo, SUNY, 280 p.

Michel Peterson

Numéro 237, été 2011

Passages des frontières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (2011). Allers-retours / *La question migratoire au XXI^e siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales* de Catherine Wihtol de Wenden. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 264 p. / *The Trauma Controversy*. Édité par Kristen Brown Golden et Bettina G. Bergo, SUNY, 280 p. *Spirale*, (237), 40-44.

Allers-retours

PAR MICHEL PETERSON

LA QUESTION MIGRATOIRE AU XXI^e SIÈCLE. MIGRANTS, RÉFUGIÉS
ET RELATIONS INTERNATIONALES de Catherine Wihtol de Wenden
Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 264 p.

THE TRAUMA CONTROVERSY

Édité par Kristen Brown Golden et Bettina G. Bergo, SUNY, 280 p.

Nous sommes passés d'un monde statique, bipolaire, à un monde de vitesse, multipolaire, transnational, dans lequel les murs d'antan sont pris d'assaut par le Capital. Les « élites » s'autorisent d'une cupidité brutale qui agit désormais en toute impunité, « protégée » par les États travaillant à leur solde. C'est maintenant un fait sociopolitique que ceux-ci ne fournissent plus le cadre politique de nos sociétés, d'où une certaine déroute des communautés de base qui doivent réinventer leurs assises dans les nouveaux systèmes symboliques, réels et virtuels, qui s'esquissent.

La mondialisation des flux migratoires participe dans ce contexte de la course à la tyrannie du bien-être consumériste et de la fuite des espaces qui le rendent impossible. Si la mobilité est aujourd'hui officiellement reconnue comme un facteur essentiel du développement par les Nations-Unies, elle ne concerne toutefois que ceux qui peuvent se la payer et participe d'une guerre mondiale économique sans merci. Pour les autres, les « migrants », des murs s'élèvent de toute part, comme entre Israël et la Cisjordanie, l'Irak et le Koweït, l'Inde et le Bangladesh, les États-Unis et le Mexique. La manipulation de l'idéologie sécuritaire et du terrorisme sert la loi du plus fort. Nous sommes entrés de plain-pied dans le paradoxe néolibéral dégagé par James Hollifield et exposé par Catherine Wihtol de Wenden : alors que les castes financières supérieures vantent les mérites de l'ouverture, les frontières des pays d'accueil se ferment de plus en plus, la distinction entre l'immigration désirable et l'immigration indésirable s'approfondissant, ainsi que le démontre le violent rétrécissement du droit d'asile *via* la sécurisation des frontières et leur externalisation. L'étude des migrations laisse ainsi voir à quel point le mortifère est au travail dans la culture, sa puissance de désubjectivation et de disqualification de l'individu et du monde donnant à penser que la course au plus-de-jouir et à l'illusion de la liberté risque de nous conduire au plus-de-mort.

UNE GLOBALISATION CONTRADICTOIRE

L'ouvrage de Wihtol de Wenden constitue une excellente introduction, contrastée, à ces questions complexes. De nombreuses données générales sont fournies, plusieurs thèses universitaires récentes convoquées, qui intéressent autant le spécialiste que le néophyte. Même si elle adopte le langage entrepreneurial et politiquement correct de la

démocratie propre, elle expose néanmoins les enjeux majeurs de la redéfinition de la place des migrations dans les relations internationales telles qu'elles se déploient depuis la grande vague contemporaine de migration, dans les années quatre-vingt, et dont l'ampleur a de quoi faire trembler les concepts de frontière, de territoire, d'ethnicité, de droits de l'homme, les critères qui permettent de respecter ces derniers étant de plus en plus bafoués, le « droit



Cette partie est non accessible
en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa
de los derechos de autor

Buhpinder Singh Shahi | 51 ans | Pays d'origine : Inde | Date d'entrée au Canada : 1994 |
État civil : marié, trois enfants | Statut juridique : reçu comme réfugié en 2009 |
Religion : sikh | Langue maternelle : penjabi | Emploi : opérateur de machine |
Photo : Christian Peterson

d'avoir des droits» semblant chaque jour moins acquis. D'ailleurs, n'est-il pas maintenant devenu évident que le droit de migrer et de circuler constitue un outil de promotion de valeurs et d'idéologies politiques ? Si les parcours de Maher Arar, Omar Khadr et Belhassen Trabelsi (qui a déposé une demande pour obtenir le statut de réfugié !) sont absolument distincts, ces trois hommes ont en commun d'être devenus des vecteurs de propagande du Canada.

Élaboré à partir des axes des thèmes de l'avenir de l'État-Nation, de la citoyenneté et du transnationalisme, ainsi que des enjeux globaux en termes de gouvernance mondiale, le projet de l'auteure consiste à « *mettre en ordre* » les constellations de questionnements que génère cet ensemble de mutations. Se greffe ainsi à l'examen des migrations internationales une réflexion sur la souveraineté, la citoyenneté et la diplomatie des migrations avec, en toile de fond, un aspect fondamental de ces vastes problématiques, c'est-à-dire la « *réhabilitation de l'individu comme acteur des relations internationales* ». On voit là en quoi l'interdiction du droit de sortie d'un pays — qui était l'une des marques des régimes totalitaires jusqu'à la chute du mur de Berlin —, en s'étant transformée en interdiction du droit d'entrée par la multiplication des contrôles (visas, passeports, etc.), met en tension les droits humains et le respect des structures symboliques de l'État à l'ère de la postmodernité, laquelle est maintenant défiée par des technologies (des antennes paraboliques à Facebook) qui inquiètent l'espace national et modifient dans l'espace transnational les limites des solidarités transfrontalières et des causes humanitaires.

Une fois posés les principaux facteurs (population, problèmes environnementaux, crises politiques, nouveaux modèles de gouvernance et d'exploitation, etc.), Wihtol de Wenden doit donc étudier le lien entre les migrations et la mutation des souverainetés pour se pencher ensuite sur la citoyenneté et développer les lignes de réflexion d'une diplomatie des migrations. En définitive, c'est l'idée de catégories évolutives qui domine dans la mesure où les frontières géographiques, juridiques et catégorielles se brouillent et font glisser leurs paramètres. Nous avons en effet dépassé les clivages sédentaire/nomade, migrant temporaire/migrant installé, travailleur étranger/réfugié, le personnage du réfugié ne correspondant plus au dissident stéréotypé de l'Est, figure exemplaire de la Convention de Genève de 1951. De même, la distinction entre réfugiés, déplacés et demandeurs d'asile, tout comme celle entre migrations forcées et migrations volontaires de travail ou de regroupement familial, doivent impérativement être repensées. Aussi passionnant soit-il, le droit international accuse un net retard sur la « réalité » migratoire puisque la distinction entre les multiples catégories de migrants — demandeurs d'asile, migrants installés — se trouve brouillée, d'autant plus que nombreux sont les individus qui peuvent migrer entre différents profils et que nombreux sont aussi ceux dont le (non-)statut est brouillé, comme c'est le cas lorsqu'on va jusqu'à confondre des sans-papiers avec les terroristes, au point où Wihtol de Wenden peut aller jusqu'à écrire, réfléchissant au défi posé par le terrorisme international : « *Les États les plus riches deviennent les otages des plus faibles. Les sociétés de ces États vivent les*



Cette partie est non accessible
en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa
de los derechos de autor

Buhpinder Singh Shahi

Photo : Christian Peterson

migrations comme une intrusion menaçante. La puissance devient alors impuissante. La peur d'un monde fluide, partiellement affranchi de la territorialité, des frontières et des identités diverses s'invite dans l'univers des États. » Il faudrait commenter minutieusement cet extrait redoutablement ambigu pour comprendre le lien pulsionnel entre capital et culture tel qu'il s'organise autour des peurs primitives du corps de l'humain et du corps de l'État. On en viendrait ainsi rapidement (c'est l'objet du troisième chapitre de l'ouvrage) à une pensée du vivre-ensemble qui tienne compte d'agencements inouïs il y a encore quelques années, de devenirs et d'hétérogénéités qui nouent au cœur même du désir et de l'imaginaire, comme Félix Guattari l'avait avancé, le biologique et le social, le machinique et le gnoséologique. Les différents modes diasporiques — nationale-identitaire comme les Ouzbeks, ethnico-religieuse comme les Mourides (une voie soufie née au Sénégal au XIX^e siècle), le *brain drain* et le *brain gain*, parmi d'autres —, les retours comme ceux des Nikkejins (les anciens travailleurs japonais partis en Amérique latine dans les années 1930 et revenant à leur terre dans les années 1980), tous ces phénomènes stimulent des révolutions molaires et moléculaires où se rencontrent de nouvelles formes de mobilités sociales et subjectives. Une réflexion sur la dialectique entre le local et le global conduira sans doute à concevoir des formes hier encore



Cette partie est non accessible
en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa
de los derechos de autor

Mamadou Saliou Diallo | 26 ans | Pays d'origine : Guinée | Date d'entrée au Canada : juillet 2008 | État civil : célibataire | Statut juridique : refusé comme réfugié | Religion : musulmane | Langue maternelle : poular | Emploi : emballer dans une usine | Photo : Christian Peterson

inimaginables d'État et de territorialisation. Ni la fin de l'Histoire ni l'apocalypse ne sont encore au rendez-vous ; c'est en tout cas ce que nous enseignent les transformations provoquées par les migrations.

LE TRAUMATISME DANS TOUS SES ÉTATS

Au Québec et au Canada, deux visions de la circulation et de l'intégration — l'interculturalisme et le multiculturalisme — s'opposent en même temps que se rejoignent les représentations complaisantes de l'ouverture et de l'accueil, la violence du traitement des peuples amérindiens (qui continue encore aujourd'hui...) étant dans ce discours glorieux soigneusement retranchée du bruit médiatique. Une dimension essentielle des migrations demeure absente du discours politique et juridique, à savoir celle des traumatismes individuels et collectifs. Chez nous, où domine le discours totalitaire des meilleures pratiques en santé mentale et où les perspectives philosophiques sont pratiquement absentes, leur traitement exclut la pensée et ne se réduit le plus souvent qu'à des techniques de re-dressage qui s'appuient sur des médicaments présentées comme des « évidences ». Loin d'être aussi original que le prétendent K. B. Golden et Bettina G. Bergo, leur ouvrage collectif ouvre à des aspects des migrations que devait laisser dans l'ombre Wihtol de Wenden et ce, en s'appuyant sur la philosophie

désignée comme espace pluridisciplinaire, mais qui n'en conserve pas moins implicitement son prétendu pouvoir d'arbitre des conflits des interprétations. C'est en tout cas elle qui conjugue ici selon ses coordonnées la psychanalyse, l'anthropologie, la sociologie et l'histoire. *The Trauma Controversy* se compose de quatre sections qui abordent le cadre psychanalytique et phénoménologique du traumatisme, la mémoire corporelle entre poétique et neuroscience, les approches cliniques ainsi que l'histoire culturelle.

Les contributions de la première partie dégagent une analytique de la perte, celle-ci étant habituellement considérée comme un élément définitionnel du traumatisme. Or, avec l'inflation qu'elle a connue, il faut, selon Gregg Horowitz, distinguer entre la perte, constitutive de l'histoire de tout individu, mais souvent incompréhensible au moment où elle advient, et le traumatisme, qui bouleverse et parfois paralyse la structure psychique d'un sujet, impliquant alors « *une persistance de la blessure elle-même* ». Alors que le traumatisme est intrusif, explosif (Yolanda Gampel parle de « *transmission radioactive* »), certaines pertes sont ainsi inscrites dans le développement de la personnalité. Cette confusion entre perte et traumatisme se serait développée, dans l'optique de Sara Beardsworth, dans le contexte de la montée d'une culpabilité inconsciente du sujet moderne et révèle ce qu'elle appelle « *la perte de la perte* », laquelle constituerait un

traumatisme généalogique qu'on peut retracer dans le passage de la foi prémoderne en Dieu à la foi des Lumières en la science. Avec Kristen Golden, nous faisons un pas de plus pour entrer dans le champ de la phénoménologie et de la construction du récit du traumatisme. Produire ce dernier ne revient pas à raconter l'événement « réel », mais à déployer une adaptation linguistique du traumatisme lui-même, ce qui conduit à symboliser cela qui autrement resterait au cœur des ténèbres. C'est là un enjeu majeur de la clinique et du suivi juridique des demandeurs d'asile, en particulier de ceux qui ont subi la torture, puisque l'on exige d'eux qu'ils se légitiment par un récit cohérent de leur désastre alors qu'ils perdent, du moins pour un temps, les ressources représentationnelles à partir desquelles fonctionne leur psyché. La question classique surgit alors, formulée par les éditeurs : « *Cela signifie-t-il que le traumatisme ne réside qu'au-dehors de l'expérience et ne puisse être mis en discours, encore moins en littérature ?* » Voilà qui touche à la capacité de l'humain à symboliser et à penser de quelle manière ne pas rester prisonnier d'un Autre (la Nature, le Pouvoir, le Capital...) qui paralyse toute action et toute parole dans et sur le monde.

Même si ces questions sont connues, on doit saluer le fait que l'Holocauste (le « *Brûle-Tout* », comme le traduit Derrida) ne serve pas dans cet ouvrage de paradigme absolu de la souffrance humaine, les horreurs de Srebrenica et de Kigali (bien d'autres demeurent en mémoire) obtenant eux aussi le statut d'événement traumatique. Chacun dans leur spécificité, ils font en effet éclater la phénoménologie classique et mettent en scène le travail de destruction comme composante incontournable de l'histoire humaine. Ce fait de la répétition est au cœur de la réflexion d'Idit Dobbs-Weinstein lorsqu'elle analyse le fameux poème national hébreu « *City of Slaughter* », de Hayyin Nahman Bialik. Dans une tonalité adornoienne, elle soutient qu'Auschwitz est « *toujours à venir* » dans la mesure où l'inielligibilité de cela suscite en quelque sorte la pulsion rationaliste et le désir herméneutique de faire sens à tout prix. On comprend que faire face au traumatisme extrême implique de changer de cadre temporel et de prendre en compte les transformations que génère la répétition dans le psychisme de l'« événement ». Charles Scott dégage pour sa part différents modes d'insensibilité : l'absence de proximité immédiate avec l'événement, la réponse physiologique de survie d'un individu, la réactivation de traces mémorielles intrusives dans les cas d'un état de stress post-traumatique ainsi que les comportements résilients tels que l'indifférence.

Dans la troisième section, Judith Herman reprend ses travaux antérieurs et insiste sur l'après-coup du traumatisme, lorsque la mémoire, soumise à la terreur, oscille entre le rappel et l'oubli, créant un état de confusion qu'il est difficile de quitter, comme l'ont démontré des études sur la violence conjugale, le viol et les traumatismes des vétérans. Basée sur des statistiques et sur les neurosciences, la contribution de Sandra Bloom remet en scène l'homologie structurelle et dynamique entre les réponses aux traumatismes adoptées par les individus, les groupes et les nations, au point qu'on puisse en faire une utilisation politique et économique (pensons au 11-Septembre). Nous entrons alors directement dans



Cette partie est non accessible
en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa
de los derechos de autor

Mamadou Saliou Diallo

Photo : Christian Peterson

la quatrième partie de l'ouvrage, consacrée au traumatisme dans l'histoire culturelle récente. C'est d'abord l'expérience albanaise, trop peu connue sous nos latitudes, qui est magnifiquement analysée pour illustrer comment on tenta, sous Enver Hoxha, de recouvrir le passé. Sans surprise dans ce contexte philosophique, la question de la « complicité » de Heidegger avec le nazisme revient nous hanter et est replacée dans l'horizon « romantique » (la « vie traumatisée ») théorisée par Jünger et Schmitt. En fin de parcours, Bettina Burgo repasse par Freud pour soutenir que la catégorie psychiatrique d'état de stress post-traumatique prend en fait sa source dans les transformations historiques et culturelles de la conception des sexes.

Dans tous les cas, on constate donc à quel point les réponses biologiques et psychologiques de l'individu sont inséparables dans le cas du traumatisme, qu'on le pense en tant qu'objet de connaissance ou en tant que question clinique. De toute manière, affirme en conclusion l'anthropologue Michael Lambek, spécialiste de Madagascar, le concept de traumatisme doit impérativement être compris dans le contexte socioculturel particulier où on le considère. L'exemple qu'il donne de cette nécessité s'avère édifiant : des intervenants canadiens traitaient, dans le Nord de l'Ouganda, des enfants-soldats traumatisés en tablant sur la

stabilité économique et sociale comme principal facteur de guérison en pleine situation de guerre !

PROLIFÉRATIONS

Quels que soient la perspective et le champ de pratique et de connaissance dans lesquels on se situe, il est désormais devenu impossible de réfléchir aux migrations de même qu'aux richesses et aux traumatismes qu'elles génèrent en

s'enfermant dans une approche déterministe. L'irrationalisme aveugle de nos classes dirigeantes qui tentent coûte que coûte de s'approprier les flux et les devenirs ne peut être combattu que si nous continuons à défendre le droit pour tous à la circulation des hommes, des femmes, des enfants et des biens qui leur tiennent à cœur dans leur existence concrète et spirituelle. Langues et frontières se transforment en terres d'accueil plutôt que d'exclusion, en lieux de questionnements plutôt que de mort. ⊥

DOSSIER 

La mémoire ne peut pas être donnée sans ses trous

PAR NICOLE JORON

LE GOÛT DES PÉPINS DE POMME de Katharina Hagen

Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

Éditions Anne Carrière, 268 p.

Cher Michel,

Tout cela parce que j'ai eu le bonheur, à la dérobée, entre deux patients, de te parler de l'haleine de pommes d'Anna et de Bertha, et des montages de laine de Bertha sénile. Des monstres de laine comme des sculptures où les mailles de la mémoire créent des trous béants, des fils laissés, abandonnés, où la douleur inexprimable prend forme. Tu avais les larmes aux yeux ; t'avais-je touché ou était-ce l'auteur, Katharina Hagen, qui nous avait tous deux bouleversés avec cette image de souffrance et cette nostalgie qui nous rappelle qu'il fut un temps heureux ?

Tu m'as demandé de parler de son livre, *Le goût des pépins de pomme*. Mais qu'est-ce que ce roman pouvait bien faire dans un numéro sur les demandeurs d'asile ? Quand le Moyen-Orient vit des moments déchirants et que nous sommes là, spectateurs du petit écran ? Quand les Tunisiens et les Libyens s'exilent en Italie ? Que faisons-nous ?

Tu m'as demandé de parler du livre, de lire et finalement d'écrire.

Ça commence toujours de la même façon, Michel : un mot, un groupe de mots, un titre, un format, un volume, une tranche de couleurs. Et voilà ma main partie à cueillir ce livre. Le tirer, le soulever, tâter cet objet de curiosité, cette tentation, cet appel à l'évasion, à l'imagination, à la réflexion. Caresser le papier, sentir l'encre, être séduite ou pas par la typographie et par la mise en page, puis les pommes coupées sur la couverture du livre, comme sur une affiche pédagogique ancienne de botanique.



Cette partie est non accessible en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa de los derechos de autor

Mamengi Alfredo Lombisi | 38 ans | Pays d'origine : Angola | Date d'entrée au Canada : juin 2005 | État civil : marié, deux enfants | Statut juridique : demandeur d'asile refusé, en attente d'ERAR (Examen des risques avant renvoi dans son pays) | Religion : protestant | Langue maternelle : kinkongo | Emploi : intervenant social au ROMEL (Regroupement des organismes du Montréal ethnique pour le logement) | Photo : Christian Peterson